Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 1

Artikel: Rehiuva politiqua
Autor: C.T.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196680

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-sixième année. N° 1. Samedi 1er janvier 1898.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — **Suisse**: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — **Réclames**: 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Cloches de minuit.

L'année 1897. — Une conspiration à Lausanne. Ouvriers en goguette.

La nuit dernière, au coup de minuit, notre belle sonnerie lausannoise nous annonçait que l'année 1897 avait terminé sa carrière et s'en allait dans ce passé d'où l'on ne revient pas.

Et nous avons assisté avec indifférence à l'agonie de cette vieille amie, déçue, peu regrettée du grand nombre, et que nous avons vue si jeune, cependant, si pimpante et pleine de promesses, il y a 365 jours seulement.

. . . . . .

Que nous laisses-tu de tes jours envolés, année fugitive, quelles sont les joies durables, les bonheurs dont nous pouvons garder un souvenir sérieux ? Qu'as-tu apporté dans notre vie, sinon des déceptions ou des plaisirs vite fanés ?... Ton dernier soleil a lui dans un ciel embrumé et tu nous as quittés sans que rien vibre en nous, pas une larme, pas un regret !

Au contraire, quand la grande et solennelle voix des cloches a annoncé au loin que tu avais vécu, nombre de gens se sont embrassés, le verre en main, avec des souhaits joyeux sur les lèvres pendant que tu agonisais.

Tout notre espoir est donc en celle qui te succède, à l'année 1898. Puisse-t-elle combler nos vœux à tous; puisse-t-elle consoler les affligés, soulager les misères du pauvre, attendrir le cœur des privilégiés de ce monde et apporter un sourire, un rayon de contentement sur tous les visages !

. . .

Il n'y a pas si longtemps que la municipalité de Lausanne a voulu permettre la sonnerie de minuit pour annoncer le renouvellement de l'année: dix ans au plus, malgré les demandes réitérées de la population. Aussi l'obstination incompréhensible de nos autorités locales d'alors donna-t-elle lieu à une petite conspiration habilement ourdie, et qui ne fit pas mal de bruit. Bien que nous en ayons déjà parlé, en son temps, l'incident est assez curieux et amusant pour être rappelé.

C'était en 1877. De nombreuses pétitions adressées à la Municipalité pour obtenir la sonnerie demandée avaient été repoussées. Dès lors, une sourde rumeur se fit dans le public, et des hommes dévoués prirent résolument en mains la cause de *Marie-Madelaine* et de ses quatre compagnes.

Au dernier moment, ils firent une dernière démarche à l'Hôtel-de-Ville : même refus.

En désespoir de cause, ils se frappèrent le front, cherchant le moyen de remplacer le concert aérien si vivement désiré.

Aurait-on recours aux cloches des localités voisines ?... La tâche était réellement trop ardue. Deux de ces cloches seulement pouvaient être transportées, le bourdon de Jouxens-Mézery et la cloche du Chemin de fer d'Echallens. Mais, quant à cette dernière, l'homme chargé de courir devant la locomotive pour conjurer le danger déclara positivement que la cloche et lui ne faisaient qu'un, et qu'on lui passerait sur le corps avant de s'emparer de cet instrument.

Nouvelle déception. Impossible de carillonner avec le bourdon seul.

La nécessité de renoncer aux sonneries rurales fit surgir une nouvelle idée.

Quelques habitants de St-Laurent proposèrent de mettre à contribution la cloche du quartier, mais un des assistants fit observer que celle-ci étant fêlée, on manquerait totalement le but; ses sons durs, aigres, sans ondes sonores, agaceraient évidemment les nerfs de la population déjà trop irritée.

En face de ce nouvel écueil, quelques hommes se détachèrent du groupe et demandèrent douze camarades courageux et dévoués qui ne tardèrent pas à se présenter. Puis ils se rendirent ensemble près du petit bois de Beaulieu. Là, semblables aux hommes du Grütli, ils se livrèrent à une discussion sérieuse, et reconnurent que la dernière ressource qui leur restait consistait à s'emparer purement et simplement des cloches de la Cathédrale.

Il faisait un magnifique clair de lune. Le silence régnait dans le petit bois dépouillé de verdure, et nul être humain, étranger à la conspiration, ne foulait la pelouse flétrie.

Ils se rangèrent en cercle, et tous jurèrent d'exécuter leur projet, en s'écriant avec Schiller:

Balancée au-dessus de la verte campagne,
Que sa bruyante joie ou sa plainte accompagne
Les scènes de la vie en leurs jeux inconstants;
Qu'elle soit dans les airs comme une voix du temps;
Que le temps mesuré dans sa haute demeure,
De son aile en fuyant la touche heure par heure;
Aux voluptés du crime apportant le remords,
Qu'elle enseigne aux humains qu'ils sont nés pour [la mort,
Et que tout ici-bas s'évanouit et passe,
Comme sa voix qui roule et s'éteint dans l'espace.

C'était 11 heures de la nuit.

Le cercle se rompit, et nos sonneurs partirent par petits groupes, afin de ne pas attirer l'attention. Un d'entr'eux serrait fiévreusement dans sa poche la clef qui devait leur ouvrir la porte du clocher; car s'il est avec le ciel des accommodements, il en est aussi avec ceux qui ont leurs entrées dans la basilique.

A minuit moins quinze minutes, tous les conjurés se trouvaient réunis sur la terrasse, porteurs d'un panier de vin destiné à donner des forces à ceux qui devaient tirer la corde.

Enfin la petite porte s'ouvre, et deux ou trois des plus zélés s'engagent dans l'escalier étroit pour reconnaître les lieux, tandis que les autres gardent le panier. Quelques instants s'écoulent; un signe est donné et tous se préparent à monter... Oh ! fatalité ! un agent de police survient, donne un tour de clé sur les prisonniers, et s'en va chercher main-forte.

Quelle finesse d'oreille, quel flair ! Cet agent qui se promenait sur le Grand-Pont avait entendu la petite porte du clocher grincer légèrement sur ses gonds, et de courir sur sa proie !

Les compagnons qui gardaient le panier, n'ayant pas reçu l'ordre d'en faire du vin vieux, crurent sage de le liquider sur place, s'égayant ainsi pendant que leurs camarades broyaient du noir, n'osant ni descendre ni monter dans le périlleux sentier où ils avaient la perspective de rester jusqu'au lendemain. Ils se souhaitèrent mutuellement une bonne année et attendirent. — Une demi-heure plus tard, ils étaient rendus à la liberté.

On tremble en songeant aux conséquences qu'aurait pu avoir cette conspiration si bien ourdie. Vous représentez-vous les cinq cloches mises en branle par des mains inexpérimentées ; les cordes si puissamment attirées par ces masses en mouvement, assommant contre les poutres les sonneurs maladroits ! Vous représentez-vous l'effet de ce carillon désordonné sur une population non avertie et voyant arriver avec vacarme toutes les pompes à incendie des environs ! Que de scènes intimes troublées; que de baisers paralysés; que de serrements de mains rompus !

. .

Les événements que nous venons de retracer firent, comme bien on pense, durant le reste de la nuit, les frais de la conversation dans tous les cafés de la ville. Un nombreux groupe d'ouvriers, entre autres, s'en entretinrent d'une façon si vive, et avec des opinions si divergentes qu'ils finirent par régler l'affaire à coups de poing.

Quoique la mêlée fût complète, elle ne faisait cependant pas présumer de bien fâcheux résultats; mais elle produisit assez de vacarme pour attirer trois agents de police. A la vue de la force municipale armée de cannes plombées, tous les émeutiers prirent la fuite, sauf un ouvrier cordonnier qui cherchait son chapeau.

Un des agents le saisit au collet en lui disant:

— Vous allez nous renseigner immédiatement sur tout ce que vous savez de cette bagarre, afin que les promoteurs soient punis.

— Eh ben, m'ssieu, répond le pauvre garçon tout ahuri, je vous assure que je ne sais pas grand'chose, j'ai été dessous tout le temps.

L. M.

Rehiuva politiqua.

Hiai deveindro dè Sylvestre, quand lè relodzo ont zu fiai lè dozè coups dè la miné, l'an noinante-sa a rebedoulâ avau lo dérupito ïo sont dza reléguâ du grantein lè fusis à bassinets, lè craijés, lè muzettès, lè z'épolettes, lè brego, lè crinolines et on moué dè vilho z'afférès dâi z'autro iadzo.

Et ti lè z'ans cein âodrè dinse tant qu'à la fin dâo mondo que ma fâi gâ po clliâo que saront quie âo momeint ïo la terra preindra fu, que tot sarè soupllià et frecassi et que dzeins et bîtès bourméront dein cllia fornèse ! Por mé, ne voudré pas l'âi mé trovâ, à mein que ne sèyé coumeint cé bon vilho menistre dè pè Mâodon qu'avâi de dinse à n'on prédzo, dein on teimps ïo on devezavè dè cllia fin dâo mondo : « Préparez-vous, mes chers frères ; la fin du monde est annoncée pour le mois de juin de cette année ; à ce moment-là, la terre s'entr'ouvrira, tout ce qui est vivant à sa surface

sera englouti, les bêtes et les gens mourront, et peut-être moi aussi! »

Ora que n'ein don tsandzi d'armana et que n'ein dza eintanâ lo premi dzo dè cé nové an, on pâo bin dévezâ on bocon dè tot cein que s'est passâ dein stu mondo tandi clliâo dozè derrâi mâi.

On pâo pas onco tant sè pllieindrè dè noinantè-sa; n'ein zu prâo fein, prâo aveina et prâo recoo, lè truffès, lè ravès et lè z'abondances ont bin reindu, lè vegnès ont onco prâo bailli et n'ein zu n'a boun'annaïe.

Mâ quin grabudzo pè lo mondo! Cein a coumeinéi dza âo mâi dè février et l'est lè Turques et lè Grèques, qu'étiont ein bizebille du grantein, qu'ont coumeinci à férè lè fous et vaitsè porquiet:

L'ai y'a âo fin bâ dè la carta n'a granta gollie qu'on l'âi dit la Miterranée et âo bî maitein dè cllia gollie l'âi y'a on grand îlot d'on part dè pousès dè bon terrain que l'ont batsi la Crêta ou l'île de sucre candi.

Lè Grèques preteindiont avâi drâi à cè terrain, po cein que l'aviont dâi vilho z'atto et l'ont einvoui âo surtan on mandat dè comparuchon; mâ, coumeint n'ont pu s'arreindzi ni dèvant lo dzudzo dè pé, ni dèvant lo tribunat, sè sont traitâ ein après dè totès sortès, hormi què brav'hommo. Adon lo surtan que tegnâi formo à cllia Crêta et que ne volliâvè pas bastâ sè peinsâ:

« Ah! clliâo crazets dè Grèques volliont férè dinse! pas tant dè cè commerço, ne vein lâo bailli n'a vouistaïe âo tot fin po lè férè dzoure! »

Adon, du cè momeint, lè piquiettès ont traci portâ lè z'oodrè, lè bataillons sè sont rasseimbliâ dâi dou côtés et l'ont coumeinci à s'eimpougni.

L'est lo valet âo râi dè Grèce, qu'a mariâ la cherra à Guelioumo, que coumandâvè lè Grèques, et ma fâi, sè sont taupâ bin adrâi; mâ que volliâi-vo que pouessont férè dèvant lè Turques qu'étiont la maiti dè pllie? Diont assebin que Guelioumo avâi prétâ dâi z'officiers âo surtan et on part dè bataillons dè Chouabes. Se l'est veré, n'est-te pas onna vergogne dè férè dinse à n'on bio-frârè?

Sè sont don trevougni et tsapliâ tandi on part dè mâi; lè Turques tegniont bon, kâ l'aviont adè lo dessus et lo surtan, que cabriolâvè dè dzouïe, sè peinsâvè bo et bin d'apondre la Crêta et minameint la Grèce à son territoire; mâ harte-là! François à Dzozet d'Autriche, Omberto, lo râi dâi macarounis, ci dè Russie, Guelioumo, lè Français, la tanta Vittoire âi Godèmes, sè sont peinsa: « No faut tot parâi pas laissi medzi dinse cllia pourra Grèce. Et po la reveindzi sont ti zu per lé avouè dâi liquiettès et l'ont de âo surtan: « Ora, l'est bon, se vo repipâ on mot, l'est à no que vo z'arè à férè! »

Adon l'ont bastâ; la Grèce a payi n'indamitâ, l'ont nonmâ on n'espèce dè bailli à la Crêta po surveilli lo commerçe et la pé a étâ fête!

Po cein qu'ein est dè l'Etalie, n'y a pas grand tsoudze à derè. Lo vilho Crispi est adé relèguâ dein la vilhe ferraille et paret que cé qu'a étâ nonmâ à sa plliace est on crâne zigue et que sâ bin férè martsi lo commerçe.

Ein Espagne, cein va adé tot pllian et n'ont pas onco botsi avouè lè carlistres et clliâo dè Tiubâ. Lo petit râi va à l'écoula et c'est adè lo premi; mâ paret que baillè dâo fi à retoodrè âo règent, kâ n'est pas foo po lè verbes; sa mère qu'est, coumeint on derâi mère tutrice sein compte reindre, ne pâo pas non pllie ein fére façon.

Lè Français sont adè lè mîmo: l'ont étâ férè chemolitse avoué l'eimpereu dè Russie et l'ont signi on contrat dè mariâdzo qu'on ne sâ ma fâi pas âo justo cein que cein vâo bailli.

Guelioumo prèdzè adè po la pé: mâ ne l'âi faut pas sè fiâ; l'est on brelurin que pâo amenâ bin dâo miquemaque pè lo mondo; sè tsecagnè avouè quoui que sâï; la tanta Vittorine l'âi fâ dza la potta et lè Godèmes ne pâovont ni lo vairè, ni lo cheintrè; l'a idée dè coumanda on moué dè naviots po que sâi de que lè z'Allemagnès ein aussont atant què l'Angleterra; mâ on ne sâ pas se clliâo socialistres dâo Grand Conset sarant d'accoo d'eimpliyi dinse la mounïa po clliâo folérâ.

Po lo momeint, fâ état d'alla miquemaqua pè la China, que sarâi ma fâi bin fé se recédiâi n'a bouna dédzalâïè. Que dianstro a-te fauta d'allâ tsecagni dâi dzeins que ne l'âi dâivont rein?

Lè Godèmes ont fè l'an passâ on pecheint tire-bas ein l'honneu dè cllia que lè gouvernè. Et, ma fâi, l'ont bin fé, kâ vouaiquiè soixante ans que la pourra vilha fâ martsi avoué honneu lo gouvernèmeint. Stâo dzo, on n'ein oût rein dévezâ: compto que pè clliâo craminès que fâ, la tanta Vittoire sè tint vâi lo fornet avouè on bon choffepied et quo sè fot pas mau dè la politiqua.

Ora po cein qu'ein est dè la Suisse et dâo canton dè Vaud, n'y a pas grand tsoudze à derè non pllie; mâ cein que m'a fè lo mé dè plliési, c'est dè vairè arrevâ ïon dâi noûtrès, monsu Ruffy, on citoyen d'attaque et on crâno zigue, à la plliace dè Présideint dè la Confédération. Oï ma fâi, respet et honneu por li et honneu assebin po Lutry! Kâ, mè assebin, ye su bordzâi dâo vingt-troisiémo canton et ora que lo Présideint dè la Suisse est dè noutrà coumouna, vegni vâi no derè que ne sein dâi sindze, vo pâodès comptâ que vo sarià reçus à coups dè chatons. C. T.

Quelques différences entre l'homme et la femme.

Tandis que l'homme est asservi à ses habitudes, la femme se dirige d'après les circonstances.

L'homme cherchera un marteau pendant une heure pour enfoncer un clou, la femme n'hésitera pas à taper avec les pincettes, le dos d'une brosse ou même avec le talon de sa bottine.

L'homme ne croirait jamais à la possibilité de déboucher une bouteille sans l'aide du tire-bouchons; mais la femme se servira de n'importe quoi: d'une paire de ciseaux, d'un couteau ou même d'un crochet à bottines. Si elle ne réussit pas, elle aura vite fait d'enfoncer le bouchon au fond du goulot.

Pour l'homme, un rasoir n'est destiné qu'à un seul usage: raser une barbe. La femme a des idées plus étendues sur l'usage de cet instrument de toilette et l'emploiera sans scrupule pour tailler un crayon. Après cela elle écoutera avec une grande patience les plaintes amères de son mari contre les fabricants ou les aiguiseurs.

L'homme a-t-il un travail écrit à faire? il faut que tout contribue à son bien-être: la table doit être à la hauteur voulue; la plume, l'encre et le papier doivent réaliser la perfection; la famille doit observer un silence respectueux, et les chut! maternels sont seuls tolérés.

La femme, elle, se servira du premier fragment de papier qui lui tombe sous la main, ou même l'envers d'une enveloppe usagée: pour pupitre un livre lui suffit et pour table ses genoux. Puis, s'inspirant de la succion fréquente du bout de son manche de plume, elle lancera ses idées sur le papier, sans même avoir l'air contrarié si un enfant récite près d'elle un chapitre de grammaire ou d'histoire, ou si elle doit s'interrompre fréquemment pour aller voir dans la marmite si le dîner ne brûle pas.

Monsieur gronde si le papier buvard n'est pas à portée de sa main; Madame souffle simplement sur la page pour faire sécher l'encre, agite la feuille ou l'applique sur le tube de la lampe, au risque de la jaunir ou de l'enflammer.

Lui, maudit l'encre lorsqu'elle est trop claire ou trop épaisse; elle, sans s'arrêter à ces détails, penche patiemment l'encrier chaque fois qu'elle doit y plonger la plume.

Chez l'homme, un adieu marque la fin d'une visite; chez la femme, c'est le commencement d'un autre chapitre; car lorsque les dames se séparent, c'est alors qu'elles ont le plus à se dire.

Enfin la lettre d'un homme se termine à la signature, excepté seulement pendant le temps où il est amoureux; celle d'une femme au dernier mot du post-scriptum. X.

Les enfants et les mères.

Cette date du 1er janvier nous a donné l'idée de rechercher, non pas comme sont traités les enfants chez les peuples civilisés (on connaît les coutumes européennes devenues de plus en plus uniformes), mais chez les peuplades sauvages où ceux de notre espèce se rapprochent encore de l'état de nature.

Cette recherche permet de constater une fois de plus que tous les membres de notre grande famille, si dissemblables que soient respectivement les modes d'existence des diverses races qui la composent, ont partout des traits caractéristiques communs.

Mais ce qui partout éclate, apparaît d'une manière irréfutable, c'est la puissance de l'amour maternel.

Les mères des Peaux-Rouges soignent leurs enfants, tout autant gâtés et par conséquent tout autant insupportables que les nôtres, avec une affection aussi attentive que celle des mères parisiennes; les bébés indiens sont chéris, choyés, caressés, ainsi que les bébés nés dans nos demeures les plus opulentes, et la différence qui existe entre le marmot civilisé et le marmot sauvage ne commence à se manifester qu'après que l'intelligence est éveillée et que l'écolier peut profiter des leçons de la raison et de l'expérience.

Mais le berceau où repose le cher bambin est de la part d'une mère indienne l'objet de plus de soins peut-être que le berceau d'un petit Français; celle-ci tisse habilement la laine avec des herbes, se livre aux travaux d'aiguille les plus compliqués, invente de riches broderies de verroteries pour orner le berceau. Rien de trop beau, rien de trop délicat pour le bambino.

Et avec quelle ingéniosité chez les peuplades les plus éloignées on cherche à l'amuser! Partout les jouets sont les mêmes et prouvent l'ingéniosité des parents. Durant les longs mois qu'ils passent dans leurs tristes et obscures demeures, les petits Esquimaux sont abondamment pourvus de bibelots par la tendre attention de leurs parents, qui façonnent avec beaucoup d'adresse de jolies petites réductions d'ours, de renards, de phoques et d'oiseaux avec des dents et des os de morses.

De petits traîneaux, des lances, des flèches s'ajoutent à la liste des jouets, y compris des poupées pour les petites filles, le tout en telle quantité que l'enfant ne tarde pas à avoir en miniature tous les objets qui constituent les accessoires de la rude existence de ses parents.

* * *

Et dans la plus lointaine des peuplades sauvages, durant l'hiver terrible, lorsque, au fond de sa cabane enfumée, la mère sauvage cherche à calmer les cris de son enfant ou à l'endormir par des chants, elle ne lui chante que des chansons où elle lui promet un avenir superbe. Elle lui dit qu'avec le temps ses petites jambes deviendront grosses et fortes comme les grands sapins de la forêt; que ses petits bras acquerront des muscles aussi puissants que ceux d'un ours énorme; qu'il sera toujours heureux à la chasse et très bon pour sa vieille mère, quand l'âge l'aura réduite à ne plus être qu'une pauvre créature impotente.

Et sur la tête du baby elle étale la graisse de l'os à moelle ou l'huile de poisson avec autant de soin et d'amour que sur les boucles blondes et soyeuses